

# 1

*Un p'tit coqu'licot* s'épanouissait sur le visage blême de la fillette. Le liquide écarlate coulait doucement de sa joue tuméfiée vers le sol buveur de sang, tandis qu'un filet de salive blanchissait le coin de ses lèvres diaphanes. La gamine était plus blonde que le sable fin des dunes de Négrevaux. Elle avait de grands yeux bleus et une peau étrangement claire dans l'écrin d'une robe noire ornée de broderies roses auxquelles s'agrippaient ses petits doigts bleuis par le froid. Elle semblait y tenir à cette robe, qui avait dû être belle, mais qui apparaissait maintenant déchirée, maculée de sable et de taches brunes, sordide dans le petit jour parcimonieux de cette côte inhospitalière.

La malheureuse enfant pouvait avoir entre six et huit ans. Elle gisait là, jambes et pieds nus, sur l'immense plage au milieu d'un invraisemblable chaos : planches, caisses, tonneaux, branchages, cordages, débris divers... cadavres, membres déchiquetés. Tout un bric-à-brac périodiquement ballotté par les flots. Chaque nouvelle vague lavait le corps inerte, avant de se retirer en déposant son lot d'algues et d'écume. La marée commençait à descendre ; la tempête, son forfait accompli, se calmait.

\*

Courbée en deux, vêtue de noir, pieds nus dans l'écume glaciale, la pauvre vieille poussait son chariot entre corps sanglants et détritrus, ramassant les maigres restes qu'avaient bien voulu lui abandonner les responsables de ce carnage, les naufrageurs qui allumaient leurs feux criminels sur la côte, les jours de grosse marée, de grand vent, de forte houle, sous les ordres du cruel seigneur de Beauregard. Souvent, ils revenaient bredouilles au château, sur les hauteurs de Chaillette, mais parfois la nuit s'avérait fructueuse ; des marins pourtant aguerris se laissaient abuser par les feux qu'ils prenaient pour l'entrée du Barachois, ce chenal pouvant les conduire en lieu sûr. Tout au contraire, leur embarcation venait s'échouer sur le sable de Négrevaux, et tombait aux mains des infâmes naufrageurs. L'épave était alors pillée, les marins et passagers sacrifiés sans pitié par de pauvres hères dont le meurtre collectif était la seule véritable source de revenus. Un travail éminemment nocturne pratiqué par des créatures anonymes craignant, tels les fameux vampires de Transylvanie, les premiers rayons du soleil. Aussi, dès qu'une infime lueur pointait au-dessus des dunes, les êtres maléfiques disparaissaient comme ils étaient apparus, rejoignant Beauregard pour y partager leur butin.

Mais il en restait toujours assez pour faire le bonheur d'une poignée de misérables qui, tout en condamnant les pratiques criminelles des naufrageurs, faisaient taire leur répugnance le temps d'une marée bienfaitrice. Un bâton à la main, ils fouillaient les décombres dans l'espoir – souvent déçu – d'y découvrir le « trésor » qui leur accorderait un sursis dans leur irrémédiable marche vers la mort. De quoi se chauffer, de quoi acheter un peu de pain, de quoi se vêtir autrement que de haillons... Survivre dans ce monde impitoyable. Ils n'avaient pas de plus grande ambition, ces inlassables profanateurs de sépultures marines ; leur labeur exigeait du courage, de l'endurance et un cœur bien accroché. Un peu comme ces milliers de Mexicains qui, au XXI<sup>e</sup> siècle, fouillent inlassablement les décharges géantes où notre opulente société de consommation dépose, à ciel ouvert et sans la moindre pudeur, les reliefs corrompus de ses orgies.

La vieille femme en noir était de ce peuple miséreux qui survivait grâce aux abominables crimes de ses semblables. Ne pouvant porter secours aux victimes, elle n'éprouvait aucun remords. À partir d'un certain degré de dénuement, l'être humain se trouve acculé jusque dans ses réflexes primordiaux. Alors, les nobles principes, ceux qui ont prévalu jusqu'à cet instant vital, deviennent soudain des obstacles qu'il convient de mettre de côté dans l'attente de jours meilleurs. Les scrupules s'estompent. La peur aussi. Ne demeure que l'essentiel, l'instinct de conservation.

Elle avait déjà quasiment rempli sa carriole branlante avec du bois, du tissu et des objets hétéroclites sans grande valeur, quand elle aperçut la blonde enfant étendue dans l'écume des vagues mourantes. Les yeux exercés de l'aïeule apprécièrent immédiatement la qualité de la robe revêtant la noyée. Certes, elle n'était pas très propre, cette robe brodée, elle était bien déchirée aussi, mais... une fois passée par les mains expertes qui avaient tant lavé et tant raccommodé, elle pourrait sans doute retrouver une allure et une valeur marchande appréciables. Justement, à Buze, un couple de paysans l'employait occasionnellement pour quelques durs travaux ménagers. Et aussi dans les champs, pour la garde et la traite du bétail... Sans être riche, cette famille vivait sans craindre la famine. Leur fille, âgée de neuf ans, devait avoir une taille peu différente de celle de la pauvrete gisant ce matin-là sur la plage de Négrevaux.

Abandonnant sa carriole bien au sec, la vieille femme attendit le retrait de la dernière vague et s'approcha de l'enfant avec la ferme intention de lui retirer un vêtement que son état présent rendait bien superflu. Retroussant ses jupons de laine, la pauvrete s'agenouilla sur le sable humide et entreprit de relever le petit corps inerte. Elle eut alors l'émotion de sa vie, même si, dans un premier temps, elle n'y crut pas. Ou ne voulut pas y croire. La jeune naufragée venait de fermer puis de rouvrir ses grands yeux bleus qui, maintenant, se faisaient interrogateurs avant de devenir suppliants.

La vieille ne put s'empêcher de pousser un hurlement.

\*

Le vent avait maintenant chassé les nuages vers l'intérieur ; un généreux soleil réchauffait un peu cette matinée d'hiver, et semblait redonner quelques couleurs à la jeune rescapée. Elle n'avait toujours pas desserré ses lèvres, en dépit des multiples tentatives de sa bienfaitrice. Cette dernière avait pourtant longuement hésité avant d'endosser ce rôle qui n'était manifestement pas taillé pour une misérable dans son genre. « La charité, c'est bon pour les femmes de châtelains qui occupent leurs interminables loisirs en broderie, poésie et dévotions », se disait-elle.

Et pourtant, elle avait chargé la blessée sur sa carriole, et la ramenait vers Buze, chassant tant bien que mal les questions qui revenaient inlassablement : qu'allait-elle faire de cette adorable mais encombrante *drôlesse* ? que diraient les âmes malveillantes à la sortie de la messe ? ne risquait-on pas de la soupçonner ? les sbires du terrible seigneur de Beauregard ne viendraient-ils pas les tuer – elle et la petite – pour faire disparaître toute trace de leur forfait ?

Elle ne trouvait pas le moindre début de réponse à toutes ces lancinantes interrogations. Elle se contentait de marcher, le plus vite possible, en poussant la carriole grinçante et cahotante sur les chemins mal entretenus. Le plus dur était de traverser ces zones rendues désertiques par les apports de sable marin. Elle n'avait qu'une certitude : abandonner la fillette était impossible. Surtout maintenant, depuis que l'expression des grands yeux bleus était passée de la crainte à l'espoir. Pour la reconnaissance, il faudrait attendre encore un peu...

Pour un tel équipage, le chemin entre Négrevaux et Buze était long, épuisant et pas exempt de dangers ; on risquait souvent d'y croiser de bien méchantes personnes et de bien féroces animaux. Sans compter les êtres maléfiques qui hantent de préférence les contrées isolées. Mais ce jour-là, les esprits de la nature protégeaient manifestement les deux innocentes voyageuses qui ne firent aucune mauvaise rencontre. L'ancêtre connaissait le chemin – pourtant

fort compliqué et jamais indiqué – depuis sa plus tendre enfance. Si bien que, lorsque le soleil fut haut dans le ciel, elles entendirent les cris des *drôles* qui gardaient leurs troupeaux clairsemés dans les pâturages verdoyants. Le chemin se fit plus praticable, des vignes apparurent, puis le clocher dominant le bourg. Elles n'avaient pas échangé un seul mot, et s'aimaient déjà.

## 2

Le site de Buze, à l'image de son actuel environnement forestier, n'offre plus à ses rares visiteurs que de piètres vestiges. Il est vrai qu'ici, en quelques siècles, tout a changé : flore, faune, activités humaines, panorama...

Avant les massifs de La Coubre et des Combots d'Ansoine tels que nous les connaissons, existait une autre forêt, bien différente, dont subsistent encore quelques essences et quelques espaces préservés. Les *inghénieurs qui savent tout* la nomment forêt de Salis. Ou Salix selon les sources. Elle était essentiellement constituée de feuillus. Les hommes s'y installèrent progressivement, bâtissant hameaux et villages. Le déboisement commença. Des vignes furent plantées sur ces sols sablonneux. Le promeneur attentif peut encore détecter, de nos jours, quelques traces de cette ancienne culture que la toponymie elle-même n'a pas oublié. Dans les mémoires les plus fidèles, subsistent en effet des noms qui font rêver et sont propices à bien des histoires, bien des légendes : Anchoine, Sourdonnié, Sternusson, Charabol, Hamel, Guériot, Palatreu... Buze.

Un chenal, le Barachois, permettait alors aux marins d'éviter le redoutable banc de La Mauvaise, face à Bonne Anse, et même de trouver un abri par gros temps. C'est au bord de ce chenal et d'un étang poissonneux que s'était édifiée la paroisse de Buze. L'habitat y était groupé autour de sa chapelle, Notre-Dame de Buze. On y trouvait en

outre un moulin, un mur d'enceinte avec une tour, une léproserie et probablement un couvent. On vivait d'agriculture, de pêche et de commerce avec les bateaux de passage.

Des générations laborieuses auraient pu se succéder ici, loin de toute vaine agitation, si la déforestation ne s'était pas poursuivie. Le bois servait à la construction, mais surtout au chauffage particulièrement vital lors des hivers si rigoureux qui sévirent à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

Bientôt, la forêt partiellement détruite ne constitua plus une protection suffisante pour empêcher l'invasion des sables. Et « les montagnes se mirent à marcher en Arvert », ensevelissant habitations et terres cultivées. Buze disparut sous cette marée furieuse. La chapelle, située sur le point le plus élevé de la localité, demeura visible plus longtemps que les modestes chaumières qu'elle dominait ; son clocher régna ainsi, solitaire, sur un immense désert balayé par les vents marins gorgés de sel et de sable. À plusieurs kilomètres de là, les anciens habitants repliés vers l'intérieur des terres prétendaient qu'ils entendaient sonner ses cloches annonciatrices d'effroyables catastrophes.

Enfin, le clocher de Buze fut enseveli à son tour. Mais au fil des tempêtes, à diverses époques, il réapparaissait avant de s'évanouir à nouveau, victime d'une autre vague, d'une autre « montagne » toujours plus haute que la précédente.

Les années passèrent et le silence tomba sur cette désolation jusqu'à la fixation des dunes, au XIX<sup>e</sup> siècle. L'indispensable reboisement eut alors pour conséquence collatérale, l'ensevelissement définitif de Buze, reléguant sa chapelle intermittente dans le monde des rêves, des fantômes, des contes et légendes...

À partir de 1960, sous l'impulsion du chanoine Tonnellier, un archéologue local, des fouilles furent réalisées. D'autres équipes, plus fantaisistes, lui succédèrent sans la moindre autorisation officielle. De grosses pierres de taille, sans doute issues de la tour de garde haute de six mètres, furent dégagées au bulldozer. On appréciera l'expertise et la délicatesse de nos chercheurs de trésors qui finirent néanmoins par exhumers de modestes fonts baptismaux, un petit

bénitier actuellement exposé dans l'église des Mathes.  
Maigre résultat qui conduisit à l'arrêt des travaux.

Et Buze, pour longtemps encore, retourna à son austère solitude, et garda ses mystères.



### 3

L'arrivée à Buze peut déconcerter – voire désorienter – le randonneur. Pourtant, l'individu qui troublait en cet instant la quiétude de ces lieux n'était pas à proprement parler un étranger. L'ambiance lui était même familière. Le site aussi. Il l'avait visité, voilà quelques années, lors d'une sortie organisée par une association très active dans la Presqu'île, *Natvert*. Il se souvenait qu'à mi-pente de la dune, un simple piquet rond supportait un panneau dont le bois avait souffert des attaques sournoises, conjuguées et répétées de la pluie, du vent, des insectes, des vers, des champignons... sans perdre pour autant sa fonction informative. Le promeneur égaré dans la forêt de La Coubre pouvait alors lire – sans effort excessif et sur un fond blanc tout écaillé – une inscription d'un élégant bleu outremer délavé ne cachant rien de l'identité et du triste destin de cette construction oubliée du grand public : « Chapelle Notre-Dame de Buze, ensevelie au XVI<sup>e</sup> siècle ».

Mais le panneau n'était plus là.

Marc prit une première photo de la petite éminence plantée de quelques pins maritimes qui perdaient leurs aiguilles sur le sol humide et sableux. Il voulait s'imprégner de l'atmosphère environnante, mais aussi conserver quelques détails susceptibles de l'aider dans son travail. En ce 11 novembre, les conditions climatiques se caractérisaient par un air saturé d'humidité ; il ne *mouillassait* pas encore,

mais on sentait que c'était pour bientôt. Une météo finalement très saintongeaise par son indécision, quand la vapeur d'eau hésite encore à se transformer en bruine pénétrante. La température, en revanche, était des plus clémentes pour la saison ; Marc se contentait de porter un jean, une parka vert foncé et une casquette de marin achetée à la foire de Saujon. Et même si cette tenue est parfois adoptée par les rares touristes hivernaux du Pays royannais, nul n'aurait été assez naïf et imprudent pour confondre le dernier des Vermeuil avec l'un d'eux.

Saintongeais pur jus, il n'était pas là pour son plaisir. Pas seulement ! D'ailleurs, même au cours de la saison estivale, les vacanciers ne s'aventuraient que très rarement à Buze ; la chapelle ne faisait pas l'objet de pèlerinages ; aucune fontaine miraculeuse n'y avait été recensée par les autorités religieuses et touristiques ; aucune vierge n'y était apparue ; nulle guérison suspecte n'y avait été détectée. Elle ne figurait ni dans les guides, ni sur les cartes les plus communément utilisées. Et puis... pour atteindre cette zone déserte et apparemment sans grand intérêt, il fallait marcher une bonne demi-heure sur les chemins forestiers – au risque de se perdre – avec la probabilité d'y faire quelque rencontre terrifiante pour le non-initié : harde de sangliers, cerf attendant le soir pour affirmer sa bramante puissance, biche que le son du cor est censé mettre aux abois, chevreuil sautillant d'un bord à l'autre du chemin, bécasse s'envolant effrayée dans un épouvantable claquement d'ailes. Justement, une dizaine de jours plus tôt, on avait enregistré une *passée* de ces *mordorées* au long bec qui inspirèrent Maupassant. Quelques *cantonnées* pouvaient encore *véroter* à proximité du chemin, *canighées* dans les *érondes*. Marc ne pouvait évoquer ce bel et mystérieux oiseau, que chassait jadis son père dans les grands bois de Breuillet, sans utiliser le patois encore en vigueur sur les vases nourricières de la Seudre et à la table de plusieurs familles de Mornac, son village natal.

À La Coubre, ne manquent que les loups, les ours et les croquemitaines. Mais avec un peu d'imagination...

C'était donc sans la moindre surprise que Marc Vermeuil constatait l'extrême solitude et le silence cotonneux qui régnaient ici. Un état certes apaisant pour les organismes surmenés, mais fort déstabilisant pour des sens habitués à plus d'agressivité. Il y avait certainement plus de monde, ce matin, par ce temps propice au recueillement, autour des monuments aux morts fleuris de notre douce France : quelques enfants encadrés par leurs enseignants, une représentation d'élus locaux jouant les importants, et une poignée de vénérables vieillards se redressant mécaniquement au son du clairon. Fanfare, médailles et garde-à-vous n'étaient pas la tasse de thé de Marc. Appartenant à l'heureuse génération de la paix, celle qui avait échappé à la guerre sur son sol, et n'en connaissait les horreurs que par les livres, les journaux, la radio, la télé, le cinéma, il était néanmoins respectueux de ses ancêtres qui s'étaient battus pour qu'il puisse aujourd'hui vivre libre. Ainsi, chaque 11 novembre, il avait une pensée pour ce grand-père mort du tétanos à la suite d'une blessure reçue au combat, et mal soignée dans un sinistre hôpital de campagne, près de Verdun. Un grand-père qu'il n'avait pas connu mais qui avait fait de sa grand-mère préférée, une veuve vêtue de noir, et de son père, un orphelin. « Pupille de la Nation », dans son appellation officielle et tragique.

L'endroit n'était pas plus mal choisi qu'un autre, tout aussi adapté qu'un cimetière ou une place publique, pour cette piqûre de rappel. Difficile d'imaginer que, cent ans plus tôt, l'Europe s'était lancée dans une des guerres les plus meurtrières de son Histoire, avec ses enfants croupissant dans d'insalubres tranchées, pataugeant dans la boue et dans le sang, souffrant de mille maux, mourant dans des conditions inhumaines. En Saintonge comme ailleurs, la tuerie n'avait épargné aucune bourgade, aucune famille. C'était une génération entière qui avait été livrée à la plus immonde des boucheries. Il ne fallait surtout pas l'oublier !

Au cours de son lent cheminement vers Buze, Marc avait songé à toutes ces vies sacrifiées sur l'autel de la Patrie. La marche à pied favorise la rêverie, la méditation, la

contemplation. La réminiscence. Il n'était pas le premier à s'en apercevoir. C'était à priori pour cette raison – assortie de quelques autres moins bonnes – qu'il aimait marcher dans la forêt et qu'il avait accepté cette mission.

Car il était bel et bien en mission. Parti au lever du jour, c'est-à-dire assez tard, de son petit appartement du front de mer dominant la conche de Royan, il avait parcouru avec son antique Twingo verte la vingtaine de kilomètres le séparant de l'immense *no man's land* que devient Bonne Anse, juste avant le phare de La Coubre. De l'autre côté de la route touristique reliant les stations de La Palmyre et Ronce-les-Bains, il avait garé son tas de ferraille sur une place herbeuse au lieu-dit Le Requin. Et là, empruntant le bien nommé chemin de la Chapelle, il avait marché, droit sur Buze et ses mystères, coupant successivement le chemin de la passe lisse, la ligne des communes de La Tremblade et Les Mathes, le chemin du Joubert... Une agréable balade rythmée par quelques arrêts mycologiques.

Il s'était muni d'un couteau et d'un sac en plastique, certes moins recommandé qu'un panier d'osier mais plus pratique à fourrer dans la poche d'un vêtement, afin de ramasser, en chemin, quelques champignons. Il savait que le plus gros de la pousse était passé ; quelques spécimens de *pignets* (lactaires délicieux) étaient pourtant présents sur son passage, et se trouvaient maintenant au fond de son sac. Bien nettoyés de leur sable, ils amélioreraient grandement l'omelette du soir. Il venait même de trouver, à l'approche de Buze, un exemplaire de son champignon préféré, la coulemelle, *kionâ* pour le Saintongeais, lépiote élevée pour le mycologue averti. Une toute jeune, en baguette de tambour semblable à celles que sa Mornaçonne de mère faisait braiser dans la haute cheminée familiale.

Il prit encore quelques photos, avança et s'aperçut que le chemin de la Chapelle qu'il venait de suivre coupait une large voie empierrée, manifestement destinée à l'accès des pompiers en cas d'incendie. Une véritable avenue, bordée de quelques peupliers, qui contournait la dune censée

abriter Notre-Dame de Buze. Après le virage, il rejoignit une autre intersection délimitant une vaste esplanade qu'un panneau désignait comme « Zone hélico ». On a fait des progrès dans le domaine de la sécurité depuis le terrible incendie criminel du 20 août 1976, qui a détruit, en trois jours et deux nuits de terreur, plus de mille hectares de ce magnifique massif forestier. À quelques mètres de cette zone, les couvercles des réserves d'eau ressemblaient à d'énormes bolets métalliques au pied jaune et au chapeau rouge.

Revenant sur ses pas, Marc se rapprocha de la dune et constata la présence de grosses pierres reposant sur l'épaisse mousse jonchée de branchages. Les décombres de la chapelle ? ou d'un village ?

Il s'était un peu tuyauté sur Buze avant d'entreprendre son expédition. Parcourant superficiellement quelques ouvrages et quelques sites Internet, il avait pris des notes rapides, s'était forgé une opinion. Très sommaire ! Sa mission, telle qu'elle lui avait été assignée devait surtout revêtir une valeur de témoignage. Ce qui importait en l'occurrence était de bien appréhender ce décor à l'abandon, d'en ramener des images, des impressions, une ambiance... Après tout, il n'était qu'un modeste écrivain public qui honorait une commande, et son client ne lui avait pas demandé d'adopter une démarche d'historien. Ce dont, au demeurant, il n'aurait pas été capable.

Les écrits auxquels il avait pu avoir accès l'avaient néanmoins accroché. Proche voisin de ce territoire depuis maintenant cinquante-deux ans, il se trouvait bien ignorant face à des textes un peu ardu, certes, mais riches d'enseignements et de passion pour un monde qui avait contribué à forger celui d'aujourd'hui. Et fatalement, sa propre personnalité. Comme l'écrivait Marguerite Yourcenar dont il découvrait tardivement l'œuvre gigantesque : « Quand on aime la vie, on aime le passé, parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine. »

Dans cette documentation érudite, Marc avait bien noté quelques contradictions... Mais n'était-ce pas le lot

de toutes les démarches savantes où se confrontent idées, théories, données scientifiques, culture et expérience ?

Il aurait aimé s'asseoir un moment sur une des grosses pierres pour mieux réviser ses faibles connaissances, mais la perspective de rejoindre le parking du Requin avec le cul mouillé, l'en dissuada. Il ne lui restait plus qu'à escalader la dune sans grand espoir d'y faire une trouvaille extraordinaire. La pente était rude et glissante, mais elle était courte ; il dut s'agripper à des troncs rachitiques pour progresser, abîmant ses mains aux écorces coupantes, maculant son jean aux genoux, d'un vert que la machine aurait du mal à laver.

Tout près du sommet, il faillit buter sur l'ancien panneau indicateur dont il avait un souvenir si précis. Il était à terre, couché, brisé, pourri, quasiment illisible. Comment était-il monté jusque là ? Pas tout seul, à l'évidence. Tout près, sur la gauche, un trou peu important attira l'œil aiguisé de notre explorateur. Il pensa qu'il s'agissait d'une fouille d'été, sauvage et aussi infructueuse que celles qui l'avaient précédée. Sans grande surprise, il y trouva quelques résidus de repas, boîtes de bière et de Coca, plastiques divers. Les humains ne savent plus manger sans abandonner leur empreinte répugnante dans la nature. Une vérité qui se vérifie partout, même dans les coins les plus reculés, même sur des sites bien plus prestigieux que Buze.

Encore quelques pas et il atteignit ce qui pouvait être considéré comme le but de sa sortie automnale. Un nouveau trou, pas plus profond que le précédent, lui apparut. Il s'en approcha, se pencha et... la vit. Elle gisait là, les bras en croix, blonde et peu couverte pour la saison. Mais l'attention de Marc se focalisa sur une curieuse tache rouge.  
*Comme un p'tit coqu'licot...*